

**MACHINE
THÉÂTRE**

Crime et châtimeut

Fédor Dostoïevski

**MACHINE
THÉÂTRE**

42 Rue Adam de Craponne 34000 Montpellier tél 33 6 48 09 23 75
contact@machinetheatre.com

machinetheatre.com

La compagnie Machine Théâtre est subventionnée par Ministère de la Culture DRAC LRMP au titre des compagnies conventionnées, la Région Occitanie Pyrénées Méditerranée, Ville de Montpellier.

Création 2018/2019

Crime et châtime

Dostoïevski

traduit du russe par : **André MARKOWICZ**
édition Actes Sud

Distribution

en cours /sous réserve

Nicolas Oton mise en scène

Ludivine Bluche assistante

Avec :

Les comédiens de Machine Théâtre

Brice Carayol

Laurent Dupuy

Franck Ferrara

Christelle Glize

Patrick Mollo

Et

Frédéric Borie

Manuel Le Lièvre

Elodie Bouisson

Alex Selmane

4 comédiens en cours de distribution

Et

deux musiciens

Durée estimée : 2h30

Production : Machine Théâtre

Coproduction

Le Cratère scène nationale d'Alès

L'Archipel, scène nationale de Perpignan

Festival Printemps des Comédiens, Montpellier

En cours de recherche

Calendrier de travail

Juin/juillet 2017 : 3 semaines travail à la table

11 au 23 décembre 2017 et du 26 février au 9 mars 2018 : résidences à L'Archipel, scène nationale de Perpignan

7 au 22 avril 2018 : résidence au Cratère scène nationale d'Alès

20 août au 14 septembre 2018 : résidence à Montpellier

17 septembre au 6 octobre : résidence à L'Archipel, scène nationale de Perpignan

La misère / la chair crue du monde

La première idée de Dostoïevski en écrivant *Crime et Châtiment* était d'évoquer l'alcool, « l'ivrognerie » en lien avec son propre père alcoolique.

La misère, la pauvreté, les bas-fonds où il ne reste plus pour l'humain que d'autre choix que de descendre encore plus bas. Avec l'espoir peut-être d'être « pardonné » ou « jugé » par un dieu clément. Et à la fois avec une conscience aigüe et désespérée de son propre abaissement, une lueur de lucidité sur sa propre condition mais aussi sur celle de l'humanité entière : ici pas de faux semblants, de ronds de jambe ou d'artifice : la chair crue du monde est livrée avec ses tourments et ses indignités.

Pas « d'arrangement » possible, de concession ou de consensus.

Ce qui me fascine c'est la façon dont Dostoïevski dépeint un pan de la société. Une peinture à la fois psychologique et sociologique. La « misère » n'est pas évoquée de manière globale ou surplombante, l'auteur décrit minutieusement la chute, la spirale vertigineuse qui par exemple plonge un personnage comme Marmeladov dans l'extrême humiliation et qui le poussera à boire jusqu'au dernier rouble les bas dont sa propre fille a besoin pour se prostituer.

L'homme prisonnier de sa condition : ce thème obsédant dans l'Histoire de l'Art et la Littérature me touche, tout comme me touche la manière dont Dostoïevski nous permet de développer compréhension et empathie pour un personnage au fond du gouffre.

« Mon cher monsieur, commença Marmeladov, d'une voix quasi solennelle, pauvreté n'est pas vice, c'est là une vérité. Je sais aussi qu'ivrognerie n'est pas vertu, et ça, ô combien plus. Mais la misère, mon cher Monsieur, la misère - ça, c'est un vice. Dans la pauvreté vous conservez encore la noblesse de vos sentiments innés, mais, dans la misère, jamais, personne. Dans la misère, quand on vous chasse, ce n'est même pas à coups de bâton, c'est, zou, d'un coup de balai, loin de la compagnie des hommes (...) ».

Quant à Raskolnikov, il est le double de Dostoïevski, et le roman était initialement écrit à la 1^{ère} personne. Dostoïevski porte peut-être un regard sur le jeune qu'il aurait pu devenir s'il n'était pas passé par le bagne.

Il interroge : jusqu'où peut-on aller pour « le bien de l'humanité », au nom de ses idées ?

Par la compréhension et l'empathie, on saisit l'ampleur de la portée philosophique de ce questionnement politique, dont les frémissements et les secousses résonnent éminemment aujourd'hui, au XXI^e siècle.

C'est une façon d'appréhender le problème politique de la misère et de la pauvreté qui est tout particulièrement sensible, humaine, et propice à nous considérer nous-mêmes, lecteurs, comme frères de sang de ces personnages qui se débattent dans d'impossibles conditions de survie.

« Je mettrai mon coeur et mon sang dans ce roman. Je l'ai projeté au bagne couché sur les bat-flancs en une minute douloureuse de chagrin et de découragement. Cette confession assoira définitivement mon nom. »
F.Dostoievski

Si Dostoïevski n'avait pas connu le bagne, et ses compagnons de bagne, il serait peut-être resté du côté de ceux qui évoquent la misère d'un point de vue moral ou moraliste. Mais, parce qu'il a échappé au peloton d'exécution, parce qu'il a opéré en lui un total retournement de sa pensée, en quelques années (et ce sont les années de ses plus grands chefs d'œuvre) il se singularise, s'extrait du courant nihiliste qui englobe à cette époque de plus en plus la culture européenne, contexte de la vocation utilitariste de la société de ses anciens frères d'idées, et finit également par questionner sa foi en dieu.

Il me semble que ce contexte nihiliste de l'époque (et avec, la fin du servage, les inégalités creusées des classes très définies) a une résonance particulière aujourd'hui.

Portée

Je veux parler, à travers l'adaptation de ce roman, de la jeunesse d'aujourd'hui : qu'est-ce que le nihilisme aujourd'hui ?

De la violence pour une lutte donnée. En restant fidèle à l'histoire et à ces personnages sensationnels, proposer un rapprochement avec notre société contemporaine. Une société dans laquelle un jeune peut être prêt à tuer pour crier contre l'injustice, prêt à en découdre, « possédé » par une pulsion de mort pour changer ce monde et qui, comme Raskalnikhov, veut tester ses limites pour exister, pour s'extraire d'un déterminisme, pour se prouver qu'il est un Homme.

Une société dans laquelle les ressorts du *passage à l'acte*, (la frustration, le bouleversement dans l'échelle de valeur morale, le fantasme de puissance) sont les mêmes dans le recrutement de plus en plus important de jeunes djihadistes et dans la folie d'un Andreï Breïk.

Et où la multiplication de ce type d'explosion de violences, individuelles ou collectives, pourrait rappeler "l'homme du ressentiment" du philosophe Max Scheler, ou bien la nouvelle figure moderne du "Perdant Radical" décrite par Enzensberger :

« *Le raté peut se résigner à son sort, la victime peut demander compensation, le vaincu peut toujours se préparer au prochain round. Le perdant radical, en revanche, prend un chemin distinct, il devient invisible, cultive ses obsessions, accumule ses énergies et attend son heure.* »

A l'heure où les philosophes tentent d'analyser les motifs et moteurs de la violence d'aujourd'hui, et où les politiques brandissent la question de l'insécurité auprès de l'opinion, j'aimerais inviter le spectateur à entrer dans l'esprit de Raskolnikov, à sentir ses nerfs à vif et à sonder son âme, sans complaisance et sans jugement, avec à la fois la passion d'un enquêteur, l'implacabilité d'un scientifique ou d'un psychologue, la miséricorde d'un homme de foi, la curiosité l'innocence et la crédulité d'un enfant.

L'univers scénique

Se pose la question de trouver les résolutions scéniques qui permettent de dépeindre cet univers sordide, ce quotidien âpre.

Comment ne pas songer, en sortant dans la rue, que le clochard assis sur le trottoir est une image plus « forte » et saisissante que toutes celles que l'on pourrait voir sur scène ?

Comment représenter cette société toujours plus inégalitaire, tenter d'en saisir le reflet, les paradoxes, la complexité ? En montant l'Artiste de la Faim, de Tadeusz Rozewicz, en 2014, Il était déjà question de la représentation d'une classe populaire, et je sais déjà qu'il ne s'agit pas pour moi de faire à grands moyens une reconstitution historique et folklorique, empruntant à l'imagerie d'un Charles Dickens.

J'aimerais rapprocher le roman de notre société actuelle, qui est aussi violente que celle de Dickens voire plus, en trouvant un style propre à rapprocher le XIX de notre siècle. D'autant que les dialogues de Dostoïevski sonnent extrêmement « contemporains ».

Je voudrais transposer sur scène le monde glacé dans lequel nous vivons. Je pense à Tokyo ou Séoul parce qu'ils évoquent le summum de la société de consommation et je voudrais créer de discrètes allusions, mais tout à fait assumées, au siècle qui est le nôtre. Je ne crains pas l'anachronisme et je voudrais lutter contre tout instinct de « réalisme ».

L'espace serait donc symbolique de l'enfermement de la conscience de Raskolnikov, personnage presque immobile en proie à ses tourments alors que tout s'agite autour de lui.

Il est le personnage qui bouge le moins et les autres viennent à lui, tel un tourbillon.

Un lit, au centre du plateau, un petit intérieur, et peut-être quelques pas seulement suffisent à Raskolnikov pour parcourir des kilomètres à travers la ville.

Tel un pivot le « héros » dans son errance est comme pétrifié par les doutes qui l'assaillent.

Prisonnier de sa propre conscience et le monde qui l'entoure le bouscule.

Entrées, sorties, mouvement, souffle de la narration qui avancera sans jamais s'installer : quelques éléments du mobiliers pourront apparaître et disparaître en un clin d'œil, et dans une fulgurance, créer un espace donné ou nous ramener dans un autre lieu.

Parquet, ventilateur, trois murs, des vitrines qui ne sont pas sans faire référence au Kroum l'ectoplasme de Warlikowski, peut-être la chambre de Raskolnikov est elle pleine de toiles d'araignées, telle la conscience de quelqu'un qui se ronge ?

Je veux de manière allusive m'appuyer sur une esthétique confrontant les deux siècles qui se sont écoulés depuis l'écriture du roman, avec subtilité et dans un style homogène.

La langue

L'économie du spectacle qui comporte treize acteurs repose foncièrement sur eux et le travail de direction que je vais exercer avec eux.

Si nous devons délaissier les codes cinématographiques c'est par et grâce à la poésie que je cherche à faire entendre la langue. Ce sont les dialogues qui vont créer un paysage et ouvrir un espace imaginaire pour le spectateur. Si une mise en situation et en jeu permet parfois le naturalisme, il faut trouver pour le comédien d'où la langue et la pensée naissent. C'est donc bien par et grâce aussi au jeu d'acteurs que les différents espaces présents dans le roman vont être donnés à voir.

Dans cette langue toujours une pensée longue, comportant de multiples virages et digressions, mais qui toujours avance.

Paroles déversées, flots continus, « tunnels » de mots, c'est par le ressassement et le mâchage du texte par les comédiens, la quête de l'endroit de parole juste, que je voudrais faire entendre la langue de Dostoïevski.

Cette langue n'est jamais « conceptuelle » bien que questionnant des choses aussi profondes que celles de Dieu, la légitimité, la pauvreté, le meurtre... C'est une langue concrète, à laquelle on croit. Une parole qui dépasse l'homme ou la femme qui la dit.

La notion du temps

Comme Shakespeare Dostoïevski dilate le temps, le raccourcit aussi à loisir selon les besoins de l'écriture, de la narration, de la magie du roman. J'aimerais restituer cette notion du temps « relative » et absolument folle pour le ressenti du lecteur, et qui fait partie intégrante du génie de l'auteur voire du pouvoir de la Littérature.

Arrêts, suspension, gouffres temporels subits, étirement et lenteur, ralenti et accélération : il me semble capital, et dans le montage et dans la version scénique, que soit donné à éprouver ce, ou plutôt ces temps différemment travaillés qui attisent la tension dramatique de ce qui est aussi un passionnant roman policier.

Nicolas Oton

Né en 1978, Nicolas Oton est diplômé de l'ENSAD de Montpellier dirigé par Ariel Garcia Valdès.

Il travaille sous la direction de Françoise Bette dans *Platonov* d'Anton Tchekhov, d'Ariel Garcia Valdès dans *Torquemada* de Victor Hugo et de Christophe Rauck dans *Le Théâtre ambulant Chopalovitch* de Lioubomir Simovitch.

Ces pièces sont à l'origine de la fondation de la compagnie Machine Théâtre dans laquelle il joue régulièrement depuis 13 ans, notamment dans : *Les Pousse-Pions* de Marion Aubert mis en scène par Anne Martin , *Les Enfants du soleil* de Maxime Gorki et *La Compagnie des hommes* d'Edward Bond mis en scène par Alexandre Morand, *Gibiers du temps* de Gabily et *De nos jours les saintes vierges ne versent plus de larmes* d'après Pasolini mis en scène par Céline Massol, *Désertion* de Pauline Sales mis en scène par Laurent Dupuy.

Il met en scène *Le Roi nu* d'Evgueni Swchartz, *Henry VI* de Shakespeare, *Platonov* de Tchekhov et *La sortie de l'artiste de la faim* de Tadeusz Rozewicz.

Il co-met en scène *Les Candidats* et *Perdu pas loin* de Sarah Fourage avec Brice Carayol.

En 2014, il est artiste associé du Cratère scène nationale d'Alès.

Hors compagnie, il joue dans *Cahier d'histoires* (Fourage, Salles, Keene et Lescot) mis en scène par Philippe Delaigue, *Hamlet* de Shakespeare et *Lorenzaccio* de Musset mis en scène par Frédéric Borie, *La Nuit des camisards* de Lionel Astier mis en scène par Gilbert Rouvière.

Il joue dans la création du GdRA, *Sujets*.

En 2016, Il met en scène *La Nuit des rois* de Shakespeare.

Machine Théâtre

Parcours

En 2001, en formation au conservatoire de Montpellier, nous décidons de reprendre un travail dirigé par Christophe Rauck autour du « Théâtre ambulant Chopalovitch » de Lioubomir Simovitch afin d'organiser notre première tournée. Nous créons pour cela la compagnie Machine Théâtre. Nous sommes électrisés par la force du partage, l'authenticité de la rencontre et l'idée de troupe. Se forge alors l'esprit de la compagnie et cette envie commune d'inviter les poètes au cœur de la cité.

Tchekhov, Gorki, Bond, Pasolini, Schwartz, Salles, Büchner, Aubert, Bernhard et Shakespeare nous ont ainsi traversés et accompagnés au cours de chacune de nos créations.

Le théâtre reste et doit rester pour nous un lieu unique, modeste, sauvage et sacré.

Le lieu d'utopies, de combats politiques et de divertissements poétiques.

Le pari d'une certaine humanité.

Réaffirmer la valeur de l'art et la mission du théâtre de service public comme fondamentale, fondatrice, vitale.

Et par là-même voir et cultiver en l'art de l'acteur une extraordinaire attention aux autres.

Appliquée à l'artisanat et à l'exigence de la répétition, Machine Théâtre aiguise son obsession des rapports humains et de l'histoire des êtres.

Nous sommes habités et questionnés par l'impact et l'utilité de nos actes envers un public que nous espérons de plus en plus divers.

Pour la vitalité et l'émulation de chacun de nos projets nous invitons de nouveaux artistes scénographes, comédiens, éclairagistes, musiciens et dramaturges.

Répertoire

Quinze ans d'existence. Quinze ans, dix-huit spectacles de un à quinze comédiens.

Des textes allant du 16ème siècle de Shakespeare à l'an 2000 de Marion Aubert ou de Fabrice Melquiot, en passant par Maxime Gorki ou de Didier-Georges Gabily.

2016- *La nuit des rois* de W. Shakespeare, mise en scène Nicolas Oton

2015- *Dom Juan Désossé* d'après Molière, mise en scène Brice Carayol

2014 - *La sortie de l'artiste de la faim* de Tadeusz Rózewicz, mise en scène Nicolas Oton

2013 - *Le temps Lyapunov* librement inspiré de *Tango de Satan* de László Krasznahorkai / m.e.s Céline Massol

2012 - *Les Candidats* de Sarah Fourage, mise en scène Brice Carayol et Nicolas Oton

2012 - *Sátántangó (chantier)* de László Krasznahorkai, mise en lecture Franck Ferrara
2011 - *Perdu pas loin* de Sarah Fourage, mise en scène Brice Carayol, Laurent Dupuy et Nicolas Oton
2010 - *Platonov* d'Anton Tchekhov, mise en scène Nicolas Oton
2008 - *Diptyque > Désertion / Woyzeck* de Pauline Sales et d'après Georg Büchner, m.e.s L. Dupuy et C. Massol
2007 - *Henry VI* de William Shakespeare, mise en scène Nicolas Oton
2006 - *L'Inattendu* de Fabrice Melquiot, mise en scène Christelle Glize
2005 - *De nos jours, les Saintes Vierges ne versent plus de larmes* d'après *Porcherie* et *Affabulazione* de Pier Paolo Pasolini, mise en scène Céline Massol
2005 - *Le Roi nu* d'Evgueni Schwartz, mise en scène Nicolas Oton
2004 - *Gibiers du temps : extraits* de Didier-Georges Gabily, mise en scène Céline Massol
2004 - *La Compagnie des hommes* d'Edward Bond, mise en scène Alexandre Morand
2003 - *Les Enfants du soleil* de Maxime Gorki, mise en scène Alexandre Morand
2002 - *Les Pousse-Pions* de Marion Aubert, mise en scène Anne Martin
2001 - *Choplovitch* d'après Lioubomir Simovitch, mise en espace Christophe Rauck.

MACHINE
THÉÂTRE

42 Rue Adam de Craponne 34000 Montpellier tél 06 48 09 23 75

contact / Nathalie Carcenac

contact@machinetheatre.com

Licence N°: 2-1015475